« *Globalgeschichte/Histoire globale – Deutsche und französische Perspektiven* »

Table Ronde avec Romain Bertrand, Serge Gruzinski, Johannes Paulmann, Benjamin Steiner. Université de Francfort, 6 décembre 2012

Damien Séveno

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/7379>

DOI : 10.4000/ifha.7379

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Damien Séveno, « « *Globalgeschichte/Histoire globale – Deutsche und französische Perspektiven* » », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 5 | 2013, mis en ligne le 17 février 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/7379> ; DOI : 10.4000/ifha.7379

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

©IFHA

« Globalgeschichte/Histoire globale – Deutsche und französische Perspektiven »

Table Ronde avec Romain Bertrand, Serge Gruzinski, Johannes Paulmann, Benjamin Steiner. Université de Francfort, 6 décembre 2012

Damien Séveno

Les 6 et 7 décembre 2012 eurent lieu deux tables rondes, préparées par l'Institut français d'histoire en Allemagne de Francfort, le Bureau du Livre de l'Institut français, et le Centre Marc Bloch de Berlin, sur le thème « *Globalgeschichte/Histoire globale – Deutsche und französische Perspektiven* ». L'IFHA organisait directement la rencontre du 6 décembre, qui s'est tenue sur le campus Westend de la Goethe Universität de Francfort, et qui a permis de faire dialoguer deux chercheurs français : Romain Bertrand (directeur de recherche au CNRS et professeur à l'Institut des Sciences Politiques – Paris) et Serge Gruzinski (directeur d'études à l'EHESS- Paris), et deux chercheurs allemands : Johannes Paulmann (directeur du Leibniz Institut für europäische Geschichte – Mayence) et Benjamin Steiner (chercheur à la Goethe Universität – Francfort) – les discussions étant modérées par Pierre Monnet (directeur d'études à l'EHESS et directeur de l'IFHA).

Ces rencontres portaient sur l'histoire globale, envisagée moins comme courant historiographique qu'en tant qu'entreprise de reconstruction de l'objet historique s'appuyant sur un spectaculaire changement de perspective pour sortir du modèle dominant du grand récit national. Si la mondialisation impose à l'humanité un destin commun, alors la tâche de l'histoire globale est de construire à rebours un passé commun par un effort de connexion, de comparaison et de mise en perspective de ces histoires nationales autrefois cloisonnées, pour faire apparaître et rendre raison des différentes formes d'échanges, d'interactions, de circulations.

L'autre objectif était de confronter historiographies française et allemande : malgré les liens forts et la tradition de dialogue qui unissent les deux rives du Rhin, la question de l'histoire globale est très peu discutée, et il existe finalement peu d'échanges entre France

et Allemagne sur ce sujet, l'interlocuteur privilégié pour les deux pays demeurant l'historiographie anglo-saxonne, ce qui s'explique notamment par le faible nombre de traductions. De ce point de vue, le colloque a réussi à faire émerger d'intéressants points de friction dus à la fois aux trajectoires nationales – et principalement le passé colonial – et aux différences académiques, notamment concernant le lien privilégié qui peut exister en France entre histoire et géographie. De plus, la variété des espaces étudiés par les intervenants a entraîné un dépassement du cadre franco-allemand et a rendu possible une vaste couverture géographique, de l'Amérique latine (S. Gruzinski) à Java (R. Bertrand) et de l'Europe (J. Paulmann) à l'Afrique orientale (B. Steiner).

La première intervention, celle de Serge Gruzinski, fut sans doute la plus polémique, puisqu'il affirma d'emblée que la nécessité de l'histoire globale provient d'une double faillite : d'une part, l'obsolescence de l'histoire nationale qui reste pourtant dominante en raison essentiellement d'impératifs éditoriaux, et d'autre part l'échec de l'entreprise visant à écrire une histoire européenne, qui n'a jusqu'à maintenant donné lieu qu'à de modestes tentatives. Pour penser dans un cadre mondialisé, pour construire un passé qui se fasse du point de vue des citoyens actuels, il devient inévitable d'en passer par l'histoire globale, non pas en tant que discipline académique, non pas pour ouvrir un nouveau champ de recherche, mais parce qu'il s'agit de la responsabilité sociale de l'historien. La dimension polémique de la contribution tint également au refus affiché par S. Gruzinski d'établir ce que serait la méthodologie de l'histoire globale. Selon lui, en se basant sur l'expérience de ses propres recherches au Mexique, ce sont les documents eux-mêmes qui obligent à poser d'autres questions. Dans le cas de l'Amérique latine, les influences sont multiples et complexes, du fait des phénomènes de métissage et de la construction d'une société coloniale où se rencontrent Amérindiens, Européens, Africains, Asiatiques – et cette simple rencontre de populations venues presque littéralement des quatre coins de la planète suffirait déjà en elle-même à faire exploser les cadres imposés par l'histoire nationale et à rendre nécessaire une autre approche. Cela est d'autant plus nécessaire que l'on se trouve face à un cadre politique commun, la monarchie catholique espagnole, qui forme un ensemble présent dans les quatre parties du monde après l'union des couronnes avec le Portugal. Il faut donc sortir de l'histoire nationale, mais aussi de l'histoire coloniale qui tend à une vision étriquée, centrée sur Séville, Lisbonne ou Bahia mais aveugle vis-à-vis de l'Extrême-Orient. Même lorsqu'elle pense à l'échelle continentale, l'historiographie traditionnelle nous empêche de saisir la matière du passé.

Pour résoudre cette cécité, il est possible de s'appuyer sur l'œuvre de Peter Sloterdijk, qui fournit des concepts adaptables à l'histoire globale : la « révolution magellane » (qui permet à l'argent de faire le tour du monde, de la même façon que la révolution copernicienne nous a appris que la Terre tourne autour du Soleil), la « mobilisation infinie », cette mise en mouvement des hommes, des biens et des idées qui commence au XVI^e siècle et qui aboutit à une mise en relation du monde, etc. Parmi les éléments de réflexion empruntés à Sloterdijk, S. Gruzinski se concentre sur la question de la démesure européenne, illustrée par le double projet d'invasion de la Chine par le Portugal et de l'Amérique latine par l'Espagne, quelques milliers d'hommes devant à chaque fois prendre le dessus sur plusieurs millions. Cette démesure nous invite à repenser la modernité européenne, non comme la modernité classique telle qu'on la conçoit en Italie ou en France, mais comme une modernité ouverte vers l'extérieur. En effet, les Européens se distinguent à partir du XVI^e siècle par la façon dont ils se représentent le monde, mais

surtout par leur capacité à imposer cette vision du monde, par exemple en imposant leur manière de compter le temps. De ce phénomène, on tire l'illusion d'une prédominance des Européens, qui seraient les acteurs de l'Histoire, mais il faut sortir de ce regard européen chrétien et tenir compte d'autres sociétés d'importance équivalente, et en premier lieu du monde musulman et de la Chine. S. Gruzinski conclut ensuite sur la nécessité de soigner la fracture créée par les histoires nationales dans le passé, et à reconstruire les liens entre des mondes qui se sont construits les uns en relation – et en confrontation – avec les autres.

À la suite de S. Gruzinski, R. Bertrand rebondit sur l'idée que l'histoire globale ne doit pas être un projet, une méthode, mais se développe en actes, en acceptant de tirer les fils proposés par les archives jusqu'au bout. Il propose un exemple concret, celui d'une histoire globale à petite échelle, autour d'un événement très circonscrit, à partir de ses travaux sur une royauté javanaise de l'arrivée des Hollandais au XVI^e siècle jusqu'à la mise en place de leur domination politique au XIX^e siècle. Il remarque que ce « fait de contact » est asymétrique dans la mesure où il ne constitue un événement digne d'être raconté que pour une des parties en présence, les Hollandais, puisqu'il s'intègre dans le grand récit orangiste qui y voit un tournant majeur, y compris dans la guerre contre l'Espagne. À l'inverse, les chroniques javanaises ne l'inventorient pas. Cette dissymétrie de la documentation constitue une difficulté pour l'historien, qui se doit de ne pas la contourner, et au contraire d'en faire la modalité même du récit qu'il va présenter. Il s'agit de jouer sur le cadrage, en montrant la tendance des sources européennes à se baser sur la norme du face-à-face, c'est-à-dire à considérer que les Européens constituent les seuls interlocuteurs des sociétés rencontrées, alors que du point de vue de ces dernières il faut en fait des années pour qu'ils deviennent des interlocuteurs simplement pertinents. R. Bertrand propose de « distribuer équitablement l'étrangeté », en intégrant des éléments de sociologie (des marchands hollandais rencontrent des lettrés javanais) pour éviter la qualification civilisationnelle, et en étudiant la façon dont les acteurs ont construit des objets et des dispositifs pratiques pour rendre l'autre intelligible et commensurable. S'il y a un tournant global de l'histoire, il doit intégrer l'histoire sociale et la narration, en utilisant les récits de vies ordinaires pour se nourrir.

Dans l'intervention suivante, J. Paulmann propose une approche plus méthodologique, en s'intéressant aux racines allemandes de l'histoire globale, et en pointant certaines différences avec la France. La première influence de l'histoire globale allemande est la « *transnationale Geschichte* » qui s'intéresse à la circulation des hommes, des idées et des biens au-delà des frontières nationales. Elle permet aussi de faire apparaître les transferts culturels qui accompagnent cette circulation, ainsi que les conflits qui les accompagnent. Cette histoire est actuellement en vogue en Allemagne, principalement parce qu'elle permet de réfléchir en termes culturels comme en termes politiques (abaissement des frontières, sortie du paradigme de l'État-Nation), mais elle ne constitue pas nécessairement une histoire globale. Elle privilégie d'ailleurs souvent l'étude des espaces ouest-européen et atlantique. Contrairement à l'histoire globale, la réflexivité est centrale dans sa démarche : l'histoire transnationale s'est souvent construite de façon transfrontalière, et participe aux phénomènes de transferts interculturels qu'elle étudie. L'autre grand courant historiographique mentionné est l'histoire « régionale » (*area studies*), qui découpe le monde selon de grandes régions faisant sens d'un point de vue épistémologique, et qui s'est développée essentiellement en lien avec l'histoire économique mais qui permet actuellement la réflexion sur les phénomènes écologiques.

Cependant, les *area studies* peinent à éviter le détour par l'Europe dans l'étude des relations entre les différentes « régions », même si des travaux existent sur la question des rapports Sud/Sud, par exemple. Quoiqu'il en soit, l'histoire transnationale, l'histoire coloniale ou les *area studies*, même si elles ne constituent pas des historiographies nécessairement globales, fournissent les premiers outils pour réaliser cette histoire globale.

Enfin, lors de la dernière intervention, B. Steiner interroge les travaux de S. Gruzinski et R. Bertrand pour réfléchir sur la façon dont les concepts d'identité et de différence sont catégorisés en France et en Allemagne. Il remarque que l'histoire globale reste un champ neuf de la recherche en Allemagne, où elle demeure en retrait par rapport à des pays qui possèdent un fort passé colonial. De plus, dans ces pays, il s'agit surtout de remettre en cause la perspective ethnocentriste, tandis que l'histoire globale à l'allemande adopte surtout une perspective critique vis-à-vis du nationalisme. Les concepts restent transférables entre les deux pays, les notions traditionnelles de transfert, de dialogue ou d'acculturation comme les questions nouvelles de « transculturation », d'histoire croisée, etc. B. Steiner interroge aussi l'originalité du premier contact – à partir de combien de rencontres, de quelle fréquence de contact, y a-t-il une routinisation ? – et se demande dans quelle mesure on peut construire une histoire à parts égales lorsque sont confrontées des sociétés aussi divergentes, notamment sur le plan de la masse documentaire disponible.

La discussion avec la salle a permis de soulever d'autres points de réflexion, au premier lieu desquels le déséquilibre dans les travaux proposés, avec la domination des recherches sur l'expansion européenne depuis le XVI^e siècle, en laissant de côté d'autres « mondialisations » ou d'autres « modernités » possibles, dans d'autres espaces ou d'autres époques (Rome, empire mongol, mondes musulmans...). S'est également posée la question de la possibilité pour l'histoire globale de peser sur la recherche actuelle pour lui permettre de mieux appréhender les enjeux de la mondialisation, sans réduire cette dernière à la globalisation contemporaine, mais en envisageant des lieux et des moments très différents, en faisant varier les échelles et les temporalités, et surtout en s'affranchissant du poids de l'eurocentrisme pour « distribuer équitablement l'étrangeté entre Orient et Occident » (R. Bertrand).

AUTEUR

DAMIEN SÉVENO

IFHA, Francfort-sur-le-Main